

les poèmes envolés



lois jammes



@ la cigogne, mai 2021
Penmarc'h, Bretagne
jammeslois@gmail.com
aquarelle de couverture par l'auteur

Les poèmes envolés

lois jammes

en guise de présentation

2008, Santa Cruz de la Sierra en Bolivie. Les officines de photocopie grouillent autour de l'université, il faut bien répondre aux besoins des étudiants qui n'ont pas accès aux ouvrages dont ils ont besoin, soit parce qu'ils coûtent trop cher, soit parce qu'ils sont tout simplement indisponibles. Un employé scanne une par une les pages des originaux tandis qu'un collègue colle les feuillets vomis par la machine. Voulez-vous une jolie couverture cartonnée et un massicotage pour terminer? Pas de problème, on vous fait tout de A à Z et avec le sourire. C'est ainsi que j'avais reçu cinquante exemplaires des poèmes envolés. Plaisir de les avoir dans les mains, de les distribuer aux proches, d'écouter les critiques (un mot très noble).

Puis l'oubli.

Des poèmes nouveaux s'ammoncellent, attendant patiemment leur envol. Ils attendront treize ans et quelques autres livres plus tard, avant que je ne décide d'en faire une refonte complète. J'ai repris la couverture du chat bleu énigmatique assis sur une cage vide, et aussi mes impressions au pied de chaque poème, mais cette fois-ci réunies en annexe, car si la plupart des lecteurs avaient apprécié ces commentaires, d'autres les avaient trouvés superflus, alors j'ai voulu ménager la chèvre et le chou.

En abandonnant la facilité de l'ordre chronologique, j'ai longtemps hésité. Oiseaux imprévisibles de l'écriture, les poèmes détestent les cages et se sont posés un peu au hasard entre les pages. Nous ne leur en tiendrons pas rigueur.

les amoureux

esquisse d'un paysage d'été

une haleine brûlante menace
et rôde entre les collines
la canicule est en chasse

redoutant cruelle morsure
le village fait le dos rond
et clôt la moindre embrasure

dans l'ombre un couple s'embrasse
ardeurs des cieux et amants
s'entremêlent dans l'air qui poisse

vives sur le papier chuintant
les touches bleues de mon pinceau
posent l'envoûtement de l'instant

l'aiguillage

nous avançons paisibles
sur nos rails bien polis
voie express voie prévisible
droite dans la plaine de la vie

point de bosses point de heurts
point non plus d'horizon
cadence des jours qui meurent
rythme des lunaisons

et puis et puis...

devait être ainsi tracé
jusqu'au bout le voyage
mais qui donc a poussé
le levier de l'aiguillage ?

la chanson des soirs d'été

enfourcher les bicyclettes
s'enivrer de paysages
s'attarder dans une guinguette
siroter un vieux cépage

ô ma mie je t'aime encore

marcher nous deux dans le soir
humer les fleurs dans les champs
dire aux oiseaux le bonsoir
rêver au soleil couchant

ô ma mie je t'aime encore

ô paix de cette simple vie
de bonheur entrelacée
qui nous comble et assouvit
nos corps nos cœurs enlacés

ô ma mie je t'aime encore

les quinze ans de ma fille

âge du serpent qui mue
ton corps inquiet qui remue
dans l'adolescence bien souvent
comme dans un vêtement trop grand

âge du papillon
ton esprit qui en tourbillons
s'arrache au cocon rassurant
de tes souvenirs d'enfant

âge des dilemmes
la poupée que tu aimes
mais ton cœur qui languit
quand arrive la nuit

le bel âge ? c'est toujours le bel âge
quand on sait vivre à l'envi
c'est vrai que sur ton visage
tes quinze ans sont la fleur de la vie

noces tropicales

curé gâteaux
valse et cadeaux
regards envieux
des vieux gâteaux

moustiquaire
sous l'auvent
mélodie claire
d'amour et de vent

matin radieux
soleil de feu
yeux dans les yeux
des amoureux

l'extase

lentement très lentement
se fige la vie tout entière
lentement très lentement
se dissout l'écume d'hier

lentement oh si lentement
se fond le futur en lumière
calciné par l'ardent baiser
soudant les amants embrasés

d'un souffle d'éternité
l'amour impénitent
a osé arrêter
le pendule du temps

lettre d'un amour balbutiant

...amour

trois voyelles et deux consonnes
pour déployer la magie
d'une brillante flamme qui ronronne
et jamais ne s'assagit

ce petit mot je le cherche
en vain dans nos longues missives
je ne sais où il se cache
au cours des pages fugitives

ses notes chantent inaperçues
entre les lignes qui le nient
composant à notre insu
la plus belle des symphonies

crainte devant sa profondeur ?
jeu prolongeant le désir ?
dissipons notre candeur
soyons prêts pour le plaisir

foin de pudeur malicieuse
plus rien mon cœur n'appréhende
à toi ma belle ma précieuse
ce petit mot en offrande

...amour

ivresse

pendant que
les ronchons ronchonnet
pendant que
les bourdons bourdonnet
pendant que
ton corps tu me donnes

tourne la planète
les astres et les comètes
la lune danse dans tes yeux
pétillants du bleu des cieux

âmes arquées de désir
arc-en-ciel de plaisir

l'explorateur

depuis des ans avec délice
par monts et par vaux je navigue
dans ta géographie prodigue
que veux-tu j'en ai fait mon vice

de l'onduleuse plaine de ton ventre
creusée au milieu d'une doline
tes vallons tes somptueuses collines
que veux-tu j'en ai fait mon antre

bien qu'assidu explorateur
tu es encore secrète pour moi
tes beautés provoquent mon émoi
que veux-tu j'en suis amateur

sur la toile de mes souvenirs
je peins tes joyeux paysages
quand il faudra tourner la page
c'est là que j'aimerais mourir...

l'attente du lendemain

peut-être demain
le mauvais crachin
et le froid pénétrant
s'en iront dans le vent

peut-être demain
au kiosque du coin
offrirais-je des fleurs
à ma petite sœur

peut-être demain
recevrais-je enfin
des nouvelles de celle
qui me donne des ailes

estompe

comme les couleurs de mon cœur
palpitent à ton souvenir !
vibrantes comme parfum de fleur
demain comme automne en pleurs

nuances de rêves délirants
se mêlent à l'étrange palette
qui s'éparpille subtilement
diluée par les eaux du temps

en vain mon pinceau fait face
cherchant à les retenir
tandis que mon cœur s'efface

l'envol

je te remercie mon fils
don généreux de la vie
fruit de mes amours métis
tu m'as comblé et ravi

pardonne-moi mon fils
si parfois j'étais lointain
absorbé par l'amer calice
de mes amours incertains

envole-toi mon fils
la vie devant toi s'étend
tu n'en connais que les prémices
ose maintenant il est temps...

la course

celle qui courait sous le soleil
jambes nues cheveux dans les yeux
rire et joyeuse innocence
je me souviens

celle qui courait sur la cendre
longue foulée geste gracieux
de sa naturelle aisance
je me souviens

celle qui court devant la vie
obstinée bravant les cieux
fière dans sa belle assurance
je connais bien

celle qui court après ses rêves
trébuchant cherchant le mieux
non conformiste de naissance
je la soutiens

car cette histoire
qui court dans ma mémoire
ma fille c'est ton miroir

naturelle

j'aime le parfum des feuilles humides
mais aussi celui de ton corps timide

j'aime les franches courbes des dunes
mais aussi celle de tes reins sous la lune

j'aime le doux murmure de l'eau verte
mais aussi celui de tes lèvres entrouvertes

j'aime les profondeurs des forêts
mais aussi celles de tes recoins secrets

j'aime la paix du petit matin
mais encore celle de ton regard serein

nature femelle femme naturelle
reflets de vous-mêmes autant je vous aime

l'après-midi au bord du fleuve

petite fille tachetée de miel
ton regard m'a pris par la main
m'invitant sur le chemin
du fleuve aux reflets de ciel

ni les nuages chargés de noirceur
ni au loin la pluie torrentielle
ni le rio rendu démentiel
n'atteignent l'îlot de ta douceur

vaincus ils deviennent arc-en-ciel
et je goûte cette simplicité
ce moment de sérénité
petite fille aux yeux de miel

Eros distrait

bien malheureusement je t'aime
depuis ne suis plus le même
ma liberté pantelante
se cabre rue s'épouvante
triste je soupire

bien malheureusement tu m'aimes
dans tes yeux verts point de haine
mais des larmes à la dérive
et moi lâche je les esquive
triste tu soupire

malheureux dans la tempête
oh n'est-il d'amours parfaites ?
Eros toi distrait et joueur
rend-nous enfin le bonheur
et de joie les soupirs

comment voulez-vous...

comment voulez-vous
prendre la vie au sérieux
après avoir vu
la faucheuse montrer les dents ?

comment voulez-vous
prendre le soi au sérieux
après avoir su
l'éphémère de votre temps ?

comment voulez-vous
prendre l'amour au sérieux
après avoir lu
le mensonge des yeux de l'amant ?

en cherchant un abri

sous la pluie que cherches-tu
zigzaguant petit oiseau ?
es-tu toi aussi perdu
comme un rêve entre deux eaux ?

gris le ciel pleure aujourd'hui
dehors et jusqu'en mon cœur
viens viens donc en ma demeure
tu y trouveras abri

ta réconfortante présence
me ramènera la lumière
j'oublierai un peu l'absence
de celle encore là hier

contrastes

plus que l'éclat de ton rire
plus que tes cris de plaisir
plus que le feu de l'ivresse

de tes yeux verts le sourire
les murmures de tes soupirs
l'eau limpide de ta tendresse

dévoilent ton âme qui m'attire
tes rêves d'amour qui s'étirent
fiers et forts dans leur faiblesse

l'hibiscus blanc

en silence tu es arrivée
l'hibiscus blanc à la main
en silence tu me l'as donné
l'hibiscus blanc comme demain

le cœur carmin de la fleur
fait miroir à tes lèvres
tes yeux devenus rieurs
me donnent à nouveau la fièvre

nous partions à la dérive
poussés par notre folie...
mieux que paroles craintives
une fleur nous réconcilie

la bougie

j'ai fait fondre la cire
et le rocou
couleur de mon désir

j'ai planté une ficelle
en guise de mèche
dans la chaude cire rebelle

j'ai craqué l'allumette
et tremblotante
naît une lueur fluette

au-dedans de la flamme
ô mon amour
le reflet de ton âme

à mon père

à toi qui pense que ton monde se défait
merci d'avoir été le père que tu étais
merci d'avoir été l'époux l'amant
de la mère de tes enfants

l'amertume de ton retrait
n'efface envers toi mon attrait
dans ton cloître ne puis t'atteindre
mais l'amour ne peut se feindre

maintenant que séparés l'un l'autre
par l'océan et nos idées autres
en moi souvent surgit impromptu
l'enfant implorant : père où es-tu ?

les portes du temps

une porte s'ouvre puis se ferme
tu disparaîs à l'instant
d'autres portes se ferment et s'ouvrent
malin le vent en profite
et siffle sa solitude

affolé mon cœur s'enfuit
laissant les portes claquer
où te caches-tu ?

la nuit je rêve de porches
aux portails monumentaux
s'ouvrant petit à petit
en grinçant

mais jamais tu n'apparais...

depuis quinze ans sans relâche
je pousse les portes du temps
aux vains horizons stériles
quinze années de folle espérance

un jour oh j'en suis certain
de la porte de ton cœur
je retrouverai la clef

vingt mètres carrés

il gèle
au dehors
comme au dedans

dessus la table
un peu de pain
et des sardines
une vieille télé
dans un recoin
braille en sourdine

ils sont assis
ils se regardent
là sans bouger
tout occupés
à se parler
avec les yeux

ils sont heureux
ils sont jeunes
ils s'aiment

tu es revenue

ma vie mon amour si tu savais...
combien nous avons compté les jours
combien nous avons languï d'amour

les tournesols boudaient vers le mur
le poisson rouge a eu la rougeole
et les souris blanches sont tombées folles

quant à moi je devenais polaire
perdu dans le blanc du lit glacé
tel sur sa banquise l'ours agacé

mais tu es là tu es revenue...
oh le grand bonheur le chaud soleil
prélude de notre nouvel éveil !

ma vie mon amour si tu savais...

souvenir d'une rencontre

pourquoi de tes baisers telle nostalgie
si m'est inconnu le goût de tes lèvres ?
dis-moi toi qui jamais ne fus à moi
comment peux-tu m'incendier de fièvre ?

je rêve de la peau douce de tes mains
bien que jamais ne les ai tenues
mon corps inquiet la nuit se retourne
cherchant le tien mais ma couche est nue

m'imprègne la mémoire floue de ton image
vagues pages d'une écriture inassouvie
es-tu fantôme ou bien folle espérance
ô toi qui rien qu'une fois croisa ma vie ?

la nuit s'étale et lentement s'étoile
la lune qui monte rit de mon émoi

noël sur le tard

ce soir veillée de Noël
pas un bruit dans la maison
les siens ont porté leurs ailes
vers d'autres saisons

d'heureux souvenirs se présentent
autour de la cheminée
les flammes y rappellent la liesse
de rires éloignés

dans sa tête il visualise
lumignons cadeaux sapin
neige de coton friandises
bonheurs enfantins

tant d'amour ! soupirant d'aise
le vieux dont les yeux pétillent
sourit en fixant les braises
y jette une brindille

les admiratifs

aux poètes silencieux

ceux qui des ballades tricotent
ceux qui vivent dans l'encrier
ou ceux qui versificotent
ceux-ci se couchent sur le papier

qu'en est-il de ceux qui osent
d'un sourire s'émerveiller
de ceux qui s'étonnent des choses
de ceux qui rêvent éveillés ?
âmes sensibles à fleur de peau
ceux-là gardent leur propos

ceux amants de la beauté
qui créateurs laborieux
usent de leurs mains l'habileté
en guise d'offrande à leurs dieux
ceux-là non plus n'ont besoin
d'avoir des mots pour témoins

ce poème messieurs
à ceux qui composent sans plume
poètes silencieux

hommage aux disparus

triste procession rampante
de noms bien lisibles encore
l'ignoble liste serpente
sur le monument aux morts

charron bourrelier
forgeron meunier
croque-mort enfant de chœur
sage-femme laboureur

rebouteux rempailleux
horloger sabotier
épiciers tonneliers
cordonniers chaudronniers

quel bataillon de bravoure !
mais j'oubliais les guêtres
la casquette et le tambour
du vieux garde-champêtre

tous besognant honnêtement
dans le village assoupi
vous en étiez le ferment
les poètes de l'utopie

ô gisants décapités...
d'un coup de sabre immonde
notre lâche modernité
vous effaça de ce monde

je vous salue mes héros
qui enchantèrent ma jeunesse
et de ma vie furent terreau
qui sustenta ma sagesse

mes ancêtres

évanouie la solitude
lorsque j'ai su reconnaître
que sans servile attitude
on vit avec ses ancêtres

mon âme entre dans la danse
de toutes les générations
me livrant leur expérience
par la voix de l'intuition

dans mes veines circule une sève
vieille de cent mille lunaisons
moi bourgeon déjà je rêve
à la prochaine floraison

mon grand-père

à la forge travaillait mon grand-père
qui devant le feu était grand prêtre
perspicaces ses amis l'affublèrent
du surnom centième de millimètre
ils étaient bien cent

lui placide n'en prenait point ombrage
et souriant sous sa moustache roussie
guidait par amour du bel ouvrage
un geste économe sûr et précis
il était patient

ses enfants après maintes bousculades
l'entouraient à table et lui heureux
mère as-tu bien saucé la salade ?
elle le tançait d'un œil sulfureux
elle était sergent

parfois dans mes rêves affleure encore
unique image dont je me souviens
sa blanche figure sur le lit de mort
seule entre les noires silhouettes des siens
je suis de son sang

al-Ghab

cent siècles !
entre cités millénaires
au passé d'or et de sang
l'Oronte enlace indolent
les blés en prière

cent siècles !
ici naquit l'herbe à pain
par l'homme bientôt courtisée
sa gracile tige fut levain
du civilisé

cent siècles !
du djebel aux crêtes sereines
mon âme plonge dans le miroir
des cicatrices de la plaine
reflets de l'histoire

il est tard le jour faiblit
al-Ghab s'estompe dans l'oubli
se niche dans ma mémoire

le portugais

sans effort tu glisses tu coules
en onduleuse langue marine
tu chuintes aussi sous la houle
de ta musique féminine

tu respires la tolérance
du marin grand voyageur
le rire l'invite à la danse
de l'ancien esclave rageur

le Brésil te doit d'être
de tous ses rythmes la glaise
ton chant ma peau pénètre
ô belle langue portugaise

les naturels

générosité

les arbres enflés qui crient
quemandant la délivrance
se courbent d'une seule prière

et toi ma toute belle tu ries
en recueillant le fruit dense
lourd comme ventre de notaire

dans les herbes encore fleuries
barbouillée de jus tu danses
généreuse comme notre terre

équinoxe

la vague danse avec le vent
danse d'amour insensée
qui les enchaîne enlacés
en longs baisers violents

la sarabande brutale
contre le rocher s'écrase
furieuse saillie de l'extase
deux titans qui s'affalent

et la ronde recommence
hurlements et grondements
fracas et jaillissements
en infernale cadence

ni vraiment air ni eau
naît alors cette fragile chose
que toucher à peine je n'ose
l'écume effleure ma peau

engendré dans la violence
a surgi le délicat
de la nature les éclats
sont devenus innocence

entrelacs celtiques

sous la sombre voûte humide
près de la rivière d'argent
serait-ce chevelure de druide
ou bien jeu de korrigan ?

par l'automne frais harnachés
deux grands hêtres majestueux
enfourchant le noir rocher
l'enserrent de cent bras nouveaux

la vie enlaçant l'inerte...
sous ce fouillis chaotique
se cachait une découverte
l'art des entrelacs celtiques

l'écolière buissonnière

j'aime la boue sur mes chaussures
et de la ronce l'égratignure
j'aime l'eau par dessus mes bottes
sauter par dessus les crottes

effeuiller les orties
humer les pissenlits
pisser sur les hérissons
comme le font les garçons

sauvageonne me criez-vous
chaque jour j'apprends j'en suis saoule
tu fuis l'école chantez-vous
chaque jour en elle je me coule

l'hirondelle

fragile amie de plume
apparue dans la brume
vive silhouette aux ailes bleues
qui danse devant mes yeux
étonnés et ravis
du retour de la vie

l'hiver vieux solitaire
se tapit dans sa tanière
quand l'automne reviendra
de nouveau tu voleras
vers des contrées dit-on
aux cent soleils de plomb

alors sans amertume
je rêve amie de plume
peut-être que si mon cœur
te donnait toute sa chaleur...

la mort du châtaignier géant

majestueux pilier seul vestige
de la forêt cathédrale
il offre du bout de ses tiges
ses ultimes noix tropicales

l'aigu gazouillis des ouistitis
hier encore troublait son feuillage
aujourd'hui ses amis sont partis
il est seul au milieu du carnage

la hache contre lui ne peut rien
alors ils usent le feu qui crache
car voyez-vous il faut bien
faire de la place pour les vaches

du géant châtaignier florissant
dévoré par la salamandre
restent à peine quelques tristes cendres
dispersées par le vent gémissant

la passagère du temps

goutte de roche noire
engrossée de l'histoire
du volcan qui l'a crachée

le temps et les vents salés
leurs empreintes y ont caché

un soleil intéressé
ose parfois la caresser
d'un doigt de timide lumière

elle ne se laisse apprivoiser
et la retient prisonnière

profonde et mystérieuse
sa matité granuleuse
rien ne dit ni ne reflète

elle est trop vieille peut-être
près d'elle s'assoient les poètes

la rosée

fraîches sous l'aube blafarde
les larmes de la nuit
dans les herbes musardent
et moi je m'y ennuie

mil miroitements moqueurs
soudain dispersent le miel
d'un éclat voyageur
détaché du soleil

la nuit offre ses parures
au soleil son amant
dans un ultime murmure
elle se donne en mourant

elles attendent les rayons
qui les feront mourir
je songe à ma Marion
et tristement soupire

mil délicieuses rondeurs
lacent de colliers ignés
leur fulgurante splendeur
sur les toiles d'araignée

devant ce don exquis
fuient mes idées frileuses
l'amour m'a reconquis
Marion est là radieuse

la tempête qui passe

horizon
lourd de nuages
furieux bisons
sous l'orage

pluie qui fouette
le rocher
noire silhouette
sous l'ondée

vent qui écrête
la vague grise
écume discrète
sous la brise

et toi sur la plage
qui m'attire
au soleil volage
de ton sourire

le banc de sardines

en incessant ballet
la masse compacte et sombre
soudain s'habille d'argent
miroite un bref instant
et retourne dans l'ombre

l'œil froid et rond de la sardine
ne reflète rien — est-il mort ?
suivre toujours et encore
suivre sinon mourir
c'est la vie des sardines

happée par le requin
le thon et la baleine
ou le filet perfide
guettant dans l'océan
sa mort paraîtra vaine

dans la foule citadine
combien d'entre nous
sont nés hommes sardines ?

le cercle polaire

même sens mêmes gestes
mêmes gestes même sens

glacial cercle de l'enfer
où s'ennuie l'ours polaire

cœur serré sens agacés
j'ai froid je suis glacé

quand derrière la vitre il glisse
les touristes applaudissent
les selfies sont réussis

on regarde les photos on rit
le flot des têtes se presse
vite au spectacle des otaries

devant les estrades vides
tourne l'animal polaire

cœur serré sens agacés
j'ai froid je suis glacé

même sens mêmes gestes
mêmes gestes même sens

le chant des baleines

si l'on me demandait quel air
quel chant entre tous je préfère
je dirais celui des baleines !

et si l'on insistait railleur
en rétorquant d'un ton moqueur
que cette réponse est plutôt vaine

alors je répondrais rebelle
que je persiste et signe pour celles
qui sont de la nature les reines

en osant la provocation
la voix claire de mon intuition
affirme haut cette croyance mienne

dans ce monde nous ne faisons loi
et la baleine autant que moi
est de la planète citoyenne

le condor de la plaine

mouchoir blanc bordé de deuil
tout le jour paresseusement
sur l'infini tapis de feuilles
tu dérives au gré des courants

que cherches-tu ô solitaire
qui parfois plonge et s'engloutit
sous les vagues de l'océan vert
où moi je me sens si petit ?

je suis l'envoyé de la mort
celui qui recherche et libère
de la dépouille de leur corps
les esprits retardataires

je suis le fossoyeur
je suis le grand nettoyeur

le cormoran

vaincu par les vents violents
le corps mourant du cormoran
gisait là le gésier vide
sur les graviers de la grève

marrie par le moribond
la mer d'une main d'écume
le cueille et l'accueille
au sein de sa vague verte

ses ailes lasses d'un vain envol
voguent au gré de la houle
une plume flotte encore et s'envole

le magnifique voilier

à quoi donc peut bien penser
l'albatros en ses errances
tout au long de routes tracées
par des vents sans complaisance ?

des semaines des mois entiers
sans cesse contemplant les mers
liquides déserts sans pitié
envers qui habite les airs

l'écume des crêtes qui se brisent
caresse ses ailes de géant
que cherche-t-il sous la brise
seul perdu sur l'océan ?

j'ose croire avec les poètes
que vrai voyageur ce maître
rien ne cherche ni rien ne quête
Il ne lui suffit que d'être

le mouillage

la vieille roche du fjord sommeille
sous sa chevelure d'algue
des millions d'années de veille
ont émoussé sa rogne

la mer nous berce et caresse
d'une vaguelette distraite
dans cette baie tout est paresse
l'eau limpide se fait secrète

fendant les reflets de moire
d'une mince rayure silencieuse
glissent nos kayaks dans le soir
et je pagaie l'âme joyeuse

le vieux chemin

il y avait près la maisonnée
un vieux chemin abandonné
tapissé de timides primevères
d'herbes un peu folles et de fougères
d'épaisses haies de chênes enserraient
la lumière tressée de mille raies
faisant vibrer sous ses doigts sans âge
l'espace feutré sous les feuillages
les arcs-boutants des puissantes branches
qui s'envolaient en belle voûte franche
accentuaient encore le sentiment
de temple de lieu de recueillement
j'y allais souvent quand me prenait
l'envie de silence sous la chênaie
mais j'y mettais plus d'entrain encore
quand de mon amie j'avais l'accord
étendus sur un lit de verdure
nous nous donnions à la nature
qui nous enveloppait rassurante
d'un lavis de vie resplendissante
les années se sont égrenées
le vieux chemin est toujours là
muet témoin de ces amours nées
pour la vie et bien au-delà

mort subite

ô Venus étoile du soir
d'amour je meurs dit la rose
languissante et laissant choir
d'un coup sa robe de pétales

prima donna infantine
aux amours évanescents
théâtrale jusqu'aux épines
l'insolente rose se dénude

elle si fière de sa beauté
n'est plus dans le frais du soir
qu'un cœur sec et décharné
seul au bout d'une tige noire

n'était-elle donc qu'apparence ?
court flamboiement et fragrance ?
à ses pieds fourmis et vers
dépècent déjà leur butin

nymphes des bois

colibri de feu
feu vert feu bleu

éclair de soleil
éclat de miel

dans la forêt profonde
où s'étouffent les ondes

qui oserait dire à ta vue
que les elfes ne sont plus ?

onde patagonique

blanche armada ancrée dans l'azur
les oblongues et diaphanes voilures
messagères du pacifique océan
chevauchent immobiles les vagues du vent

suspendues dans le calme du soir
je les imagine translucides miroirs
réfléchissant la blanche froideur des glaces
ou des âmes indiennes le reflet fugace

seraient-elles plutôt dociles cerf-volants
se laissant tenir en laisse indolents
par mille facétieuses petites mains
que sais-je si d'enfants ou de lutins ?

tant de beauté don du ciel serein
exalte l'âme et je ne fais qu'un
avec l'espace avec ces géants
avec la terre et ses océans

tempête de janvier

dans une tecktonik endiablée
tous les arbres se déhanchent
et balancent en transe redoublée
les membres nus de leurs branches

un sac en plastique déchiré
lamentable et noir costume
perdu sous la pluie glacée
sautille seul sur le bitume

l'archet du vent grince sur les toits
et ses graves de contrebasse
chassent les goélands aux abois
sous de noires nuées fugaces

front collé à la fenêtre
j'admire ravi les éléments
tout en rêvant que peut-être
nature aurait des sentiments

poésie marine

lorsque je vais en Bretagne
rien d'autre je ne préfère
que marcher au bord des flots
pieds nus entre terre et mer
là où sans cesse la marée
robe d'écume bouquet de mer
d'une vague légère réinvente
des écritures troublantes

les ondulantes chevelures
des varechs à la dérive
esquissent leurs arabesques
au rythme de l'eau vive
mil tresses de coquillages
enlacent de colliers sonores
les miroirs lisses de la plage
nue sous un voiles de brume d'or

des rouleaux proches les embruns
griffent ma peau de doigts salés
glissent des larmes dans mes yeux
et enivrent mes narines
de puissantes odeurs marines
fugaces images du profond
de va-et-vient voluptueux
où naufrage mon horizon

là où le monde du physique
s'estompe baigné d'irréel
les sens s'étirent et s'éveillent
aux beautés atemporelles
de ce flou non-terre-non-mer
d'un monde en pleine création
le primordial me saisit
je marche en pleine poésie

les feuilles d'automne – le mauvais temps

il est des jours où nature
à l'automne sous le vent frais
se délaisse de ses parures
se dépouille de ses attraits

il est des jours où les âmes
gavées de vaine comédie
soufflent le semblant de flamme
des cœurs lâches et engourdis

tombent les feuilles
virevoltantes
tombent les amours
agonisantes

plaisirs et beauté se cueillent
à leur naissance au printemps
et puis meurent comme ça un jour
un seul jour de mauvais temps

les feuilles d'automne – la belle messagère

bercée par la brise légère
tu reçois l'ultime caresse
le dernier bain de lumière
du pâle soleil qui paresse

semblable aux belles Irlandaises
ornées de taches de rousseur
tu rougis tout à ton aise
sous les rayons enjôleurs

beauté vermeille
et insouciante
la terre qui veille
attend patiente

tu te coucheras bientôt
sur moelleuse robe de bure
le cycle alors sera clôt
quand tu marieras l'obscur

vermine

donneuse de vie
porteuse de mort

prodigue à l'envi
mais sans remords

Gaïa la belle
agacée se rebelle

et écrase sans hâte
cette engeance qui la gratte



les décalés

les perroquets

ils pérorent ils pécorent ils s'abrutissent
ou plutôt ils s'abruitissent
peu importe le bruit les rassure
alors pas de demi-mesure
s'il-vous-plaît
ne soyez pas soupe au lait
faites comme nous
amusez-vous
me gueulent ces bavards
épanouis dans leur lard
parlez dites n'importe quoi
l'important vous savez quoi ?
c'est de ne pas penser
ça c'est insensé
croyiez-vous que la conversation
avait une autre fonction ?
le bruit cher ami un peu fou
c'est notre drogue à nous
sur notre planète Babel
notre dieu s'appelle Décibel
et le plus grand des démons
celui dont nous haïssons le nom
c'est l'Abomination l'Antébruit
celui qui vous surprend la nuit
c'est le Silence
celui-par-lequel-on-pense

la fable du prince charmant

j'envie parfois tes certitudes
moderne belle-au-bois-dormant
enfermée dans ta solitude
entre méfiance et fausse quiétude

moi la grenouille de l'histoire
j'hésite devant les fossés
de ta sombre tour d'ivoire

qui me dit que le baiser
qui me changera en prince
ne me fera prisonnier
ou pis encore ton allié

plutôt que prince enchaîné
moi dans mon marais boueux
je reste crapaud heureux

l'inauguration du monument à la paix

quelle fête mon cher quel événement
c'est l'inauguration du monument !
 quoi de plus naturel
 que fêter la paix universelle
 en tirant du canon ?
 sacré cré nom de nom !
pense le bien nommé d'ailleurs
 c'est-à-dire le tire-ailleurs
 en boutant le feu au fût
 lequel vomit son obus
lequel en mathématique parabole
s'écrase sur le pacifique symbole

adieu la colombe et ses olives
la paix est brisée que guerre vive !
n'est-ce-pas l'ordre universel ?
 quoi de plus naturel ?

la vie du bureaucrate

pires d'obèses dossiers
tiroirs débordant
de liasses de papiers
et lui là trônant

tout y est écrit
lance-t-il possessif
au poète surpris
toute oui toute ma vie

obscénité rare
que ces chèques factures
et diplômes épars
une vie de papier

ta vie ô mon ami
est tout aussi moisie
que tes papiers jaunis
pourtant tu l'as choisie

dehors la vraie vie elle
est feu et joie d'aimer
une petite étincelle
et tu pars en fumée

la parade des oiseaux

tous à la parade
mes chers camarades !
aujourd'hui c'est le défilé
de toute la gent ailée

l'aigrette et son chapeau
l'aigle botté de peau
le corbeau dans son frac
et les alouettes en vrac
le dindon et sa farce
l'autruche en tutu la garce !
puis un major de Saint Cyr !

que vient faire là ce sbire ?
s'étonne le serpenteaire
à la vue du militaire
vraiment quel oiseau stupide
répond l'autre rigide
et il remet derechef
son casque à plume sur le chef

tous furent bien applaudis
par les badauds ébaudis

surpopulation

en première page le gros titre s'étale
citoyens uruguayens attention
selon un sondage gouvernemental
c'est la surpopulation

faut renvoyer chez eux les immigrés
ces rats ne font que manger notre pain !
supprimez les pauvres contre leur gré
ce sont de vrais lapins !

les avis fusent... cela est intenable
il faut absolument faire quelque chose
parole on se croirait dans une étable !
s'insurge un autre qui ose

mais quel est donc ce fameux édit ?
demande les yeux mouillés la grand-mère
nous sommes trop nombreux c'est ce qu'on dit
rétorque acide le grand-père

entourés de trente millions de vaches
consultants et spécialistes opinent
que nos trois millions d'habitants gâchent
l'espace de l'espèce bovine

discours politique

tam-tam de phrases creuses
qui brame et aboie
sous la langue de bois
menteuse et envoûteuse

discours insensé
qui s'embourbe
dans la tourbe
des mots ressassés

parole déferlante
qui lentement enduit
toi nous eux elle lui
de propagande gluante

par quelle alchimie étrange
cette volée de sottises
par la foule est-elle prise
comme musique des anges ?

au théâtre

catastrophe bifteck crapaud ventouse...
je me souviens encore
de l'oncle qui pérore
tes vers tonton c'était de la bouse

tu étais jeune j'étais enfant
c'était il y a quarante ans
j'ai en tête l'odeur et les bruits
du théâtre où tu jouais la nuit

chaque fois la foule odorante en rires éclatait
quand cette phrase stupide tu répétais
nous gamins comme des anguilles lestes
nous fauflions devant fascinés par tes gestes

sublimes images d'heureuse enfance
qui de ma mémoire resurgissent
en bulles de bonheur et esquissent
devant mes yeux leurs pas de danse

l'effet papillon

la cigogne volait placidement dans les airs
au-dessus des eaux de l'étang clapoteux
mais que sont donc ces grandes tiges qui traînent derrière
se demanda-t-elle regardant sous sa queue

tout ça me fait ramer comme une forcenée
mieux vaut replier sous mes ailes ces échasses
'las elle perd ainsi l'équilibre et pique du nez
se clouant jusqu'aux yeux le bec dans la vase

moralité nature sa loi a prôné
petit changement peut avoir grandes conséquences
et quiconque a de longues jambes a un grand nez

la création de l'homme

avant la terre était plate
elle s'appelait Paradis
Dieu par là traînant ses savates
la trouva belle et lui dit

salut Terre on prend un verre ?
la soûlerie finit sur le tapis
ils n'étaient plus sains d'esprit
...et Dieu descendit sur Terre

lorsqu'elle se mit à enfler
ventre de têtard boursoufflé
elle s'en alla voir le Diable
docteur en femmes très aimable

félicitations ma chère
vous êtes enceinte ça c'est clair
je dirais même jusqu'aux yeux
c'est vraiment très très curieux !

la césarienne n'étant pas
encore inventée n'est-ce-pas ?
elle commença à enfanter
sans fin de ...l'humanité

et ce n'est pas un mythe
telle la reine des termites
elle resta pleine et ronde
à tout jamais féconde

voilà pourquoi depuis ce temps
la terre gémit de temps en temps

le crabe mécontent de soi

caché au fond de la mangrove
un crabe médite à marée basse
est-il juste que deux fois par jour
je doive supporter qu'on me chasse ?

avec patience l'aigrette me guette
et perfide le serpent m'attend
être poisson doit être une fête
libre dans le grand océan

le ciel toujours aussi gracieux
exhaussa sitôt le souhait
et transforma le crabe grincheux
en frétilant poisson-volant

quel bonheur de batifoler
et surfer sur la vague folle !
mais voilà un filet plombé
qu'à cela ne tienne je vole
dit-il s'élançant pour tomber
...dans la pirogue du pêcheur

la moralité de l'histoire
est que toute vie a ses malheurs
mais aussi son lot de bonheur
qui a sagesse d'être soi-même
dans la vie a moins de déboires

Charlotte

Charlotte
aime jouer à la sorcière
sous sa tignasse carotte
vous paraîtra grossière
quand elle pète et vous rote

Charlotte
a la délicatesse
d'un char ou d'une roulotte
mais garde un cœur d'altesse
qui nous sert de bouillotte

Charlotte
qui à ses chats bretonne
aime danser la gavotte
elle tempête et ronronne
fait jamais sa chochette

Charlotte
a bien des convictions
en ce monde sans jugeote
souffrance crucifixion
elle s'endort en pelote

comme vous comme moi
elle galère
elle espère
elle t'aime
et te déteste
s'élance et s'écrase
s'accroche et repart

elle aussi voudrait bien
...une part du gâteau

la prière du fainéant

oisiveté mère de tous les vices
toi qui tendrement couve tous tes fils

prend pitié des oiseaux égarés
qui dans le turbin sont tombés

délivre-nous de cette fange immonde
qui s'étend et étouffe notre monde

écarte de nous la racaille
qui souille ton nom par le travail

engloutis dans ton immense paresse
ces agités du taf et leurs offenses

et bénit notre poil dans la main
amen

invitation à la dénoce

les futurs ex-époux ont le plaisir
de vous inviter à leur divorce
les années commençant à moisir
il est temps de jeter la vieille écorce

vingt-cinq ans d'assez loyaux services
avouez que cela devenait du vice

un vin d'honneur sera servi après la messe
suivi d'une joyeuse partie de fesse
les heureux démariés partiront
comme il se doit dans un carrosse en potiron

mes vœux pour le nouvel an

je voudrais

des pelouses fleuries et non pas rasées
des arbres qui ne connaissent pas la torture
des sols vivants et non pas stérilisés
de l'agriculture pas de la pétroculture

des fleurs avec des abeilles et des fourmis
des nuisibles car ils ont leur place aussi
des étoiles au lieu des lampadaires
des enfants sans tonnes de jouets et du rire pardi

et pour moi vivre le nez en l'air
avec des plantes comme voisines et du café pour mes amis

les échappés de la cage

inspiration du petit matin

sursaut d'un coq isolé
rompant du silence la prière
nuit d'encre sous mes paupières
sensuelle chaleur des draps mêlés

l'aube déploie ses dentelles

détendu le corps s'oublie
les sens repartent à la dérive
vêtue de lambeaux de rêve
une conscience nouvelle m'envahit

me voici nu devant elle

véloces tourbillons fluides
les pensées s'enchaînent et se nouent
fugace entre les remous
une idée s'y dévoile limpide

je suis à toi me dit-elle

hors du troupeau

petite fille fière et têtue
l'amour t'as fait trébucher
sur le sentier battu
par le troupeau des autres

tu suivais aussi pourtant
dans leur chaude sécurité
enivrée par les relents
où ensemble ils se vautrent

à l'amour tu t'es donnée
malheureuse hors du troupeau
Ils ne t'ont pas pardonnée
ils ont trop peur les autres

pour oser la différence
tu as été piétinée
en complète indifférence
chez eux pas de bons apôtres

oublie bêtise et mépris
la vie tu sais continue
tu viens de payer le prix
de cette liberté nôtre

l'échoppe du poète

précieux comme les épices
sagement s'alignaient naguère
dans l'échoppe du poète
les mots sur les étagères

une épaisse couche de poussière
y a jeté son manteau
depuis longtemps sont partis
le poète et ses oripeaux

il savait aussi bien ciseler
une jolie ballade romantique
que forger les mots guerriers
de sombres poèmes épiques

un jour croisant une belle
lui voulut dire sa passion
'las les mots trop étriqués
ne peignirent son émotion

il bégaya devint muet
perdit des vers la cadence
implorant des yeux sa mie
en un éloquent silence

émue la belle accepta
du cœur l'appel authentique
le poète énamouré
sans remords ferma boutique

l'éveil du dragon

acte I — l'envol

les minces mâts des cornemuses
bourdons sourds et notes fleuries
s'agitent en une mer confuse

levées haut d'un geste fier
s'élancent alors les bombardes
de toute leur puissance altière

les caisses claires crépitent sans pitié
comme averse de hallebardes
sur la tôle des toits rouillés

et le bagad se transcende
se déploie s'élève s'envole
tel le dragon des légendes

acte II — la sarabande

entrez entrez dans la danse
que les pieds frappent le plancher
en écho et en cadence

que vibrent enfin les corps
transpercés par la musique
et qu'arrive la petite mort

incomparable jouissance
née du feu de l'unisson
creuset de nos renaissances

l'arrivée de la mousson

douce goutte de bonheur
qui me mouille le nez
petit rien charmeur
tombé de la nuée

tu baignes mon cœur
ô toi la première
que viennent tes sœurs
jusqu'à la dernière

de toutes vos caresses
jaillira la vie
la mort sa maîtresse
sera assouvie

dansons pour le bonheur
dansons pour le malheur
dansons c'est la mousson

les dalles de la cathédrale

elles sont du temps la mémoire
ces grandes dalles irrégulières
creusées patinées et noires
de tant d'usure séculaire

chaussons feutrés des béates
brodequins usés des pèlerins
pieds sanglés des acrobates
mules brodées des mandarins...

combien de millions de pas
humbles ou suant l'arrogance
pour quelques mea culpa
ou quelques pas de danse ?

voilà un bien lourd passé
une bien lourde mémoire
ô dalles de silence glacé
contez-moi votre histoire

muse où es-tu ?

bien longtemps sans trêve
en périlleuses chevauchées
dans la folie de mes rêves
je t'ai recherchée

errant sur les grèves
d'océans indéfrichés
là-bas où la terre s'achève
ton nom j'ai couché

le cœur tu m'enlèves
ô toi muse effarouchée
dis-moi avant que j'en crève
où es-tu cachée ?

le vertige du vide

papier blanc je t'en supplie
accepte que la couleur
dont mon pinceau est empli
exorcise mon malheur

déjà plus de quarante jours
que sur le cadre tendu
tu me nargues sans détour
et moi quelque part perdu

ton espace me fait souffrir
ta virginité me bloque
pourtant je n'ai qu'un désir
y poser mon âme en loques

papier blanc je t'en supplie
laisse mon esprit créateur
t'êtreindre dans sa folie
se coucher sur ta blancheur

la chanson de Bon Marin

casquette vissée sur sa tête
marin affronte la tempête
en mer jamais de routine
ni dans l'cœur de Corentine

gai marin gai chante fort
gai marin gai chante encore

quand marin revient au port
il sait qu'elle l'attend encore
quand marin est de retour
il retrouve son amour

gai marin gai chante fort
gai marin gai chante encore

la mer n'aime pas les partages
chantonne le vent du large
marin repars un matin
l'horizon bleu est le sien

gai marin gai chante fort
gai marin gai chante encore

heureux le marin à terre
heureux le marin en mer
sa vie tanguera toujours
tangage entre ses amours

la lune grise

au bar dans un coin d'ombre
il demande une lune grise
exotique cocktail sombre
qui rapidement vous grise

elle lui apporte le verre
sous le lustre blafard
dans la faible lumière
son sourire est sans fard

ce petit détail tranche
dans le clair obscur triste
et proches de lui ses hanches
le troublent à l'improviste

tu es comme cette liqueur
dit-il avec douceur
je dois boire ton sourire
pour goûter tes saveurs

dessous ce gris morose
palpitent de belles chairs roses
affleure l'or de ton âme
et des rêves bleus tu oses

ému j'admire la scène...
jusqu'en ce monde de rats
l'amour grandiose mécène
à quiconque tend les bras

l'étiquette

sans tambours et sans trompettes
un jour normal je naissais
avec une belle étiquette
qui dessus disait français
je ne l'avais pas choisie

la vie me fit dériver
de par des contrées lointaines
où les filles faisaient rêver
où l'on respirait sans peine
j'en fus tout de suite épris

au fil des ans des voyages
mon étiquette s'estompait
entre tant de paysages
de heurts mais aussi de paix
je m'en suis toujours réjoui

tard retraversant le gué
vers le sein de la famille
celle-ci m'a catalogué
de l'ancienne estampille
je n'ai plus du tout compris

parquée entre les barrières
d'une vague nationalité
dont elle ne savait que faire
regimba ma liberté
je l'ai toujours écoutée

supplique de l'émigré en visite au pays

rester ? allons ce n'est pas sérieux
tant d'années au soleil des tropiques
tant d'images éblouissant mes yeux
m'ont éloigné de ces terres celtiques

ce n'est pas faute d'avoir essayé
d'aimer ce pays de mon enfance...
avant que mon âme ne soit broyée
laissez-moi partir dans l'indulgence

oui la France est un bien beau jardin
hélas moi je préfère le sauvage
ne me toisez pas avec dédain
ne dites pas que je manque de courage

je dois partir voyez-vous
dans mon cœur une place pour vous
mais liberté avant tout

en attendant le grand calme

court le vent rebelle
enivrant la jeunesse
mais de ses turbulences
se méfie la vieillesse

courent les saisons pêle-mêle
telles les nuées sous le vent
cause de mes joies d'antan
je les crains maintenant

sous le vent hivernal
tremblent mes os glacés
déjà crisse un froid blanc
comme le suaire qui m'attend

toutes directions – da bep lec'h

panneaux routiers
nouveaux calvaires
dressés à chaque croisée
toutes directions
da bep lec'h

au-dessous de l'envahisseuse
y est inscrite une langue étrange
mortellement blessée par la gueuse
elle renaît de ses cendres
e pep lec'h

langue de nos mères et nos pères
hon mammoù ha tadoù kozh
qui s'invite sur ces croix
d'un nouveau genre
e pep lec'h

passant souviens-toi d'elle
souviens-toi d'eux
souviens-toi de qui tu es
emmène-la avec toi
da bep lec'h

les tempétueux

la vieille génération

génération parents
génération d'antan
la défaite t'as figée
mesquine et rabougrie
dans ton esprit flétri

tant de serviles courbettes
à monsieur not' bon maît'
n'ont fait qu'enfler ta bosse
ta petitesse n'égale
que ton manque d'idéal

en regardant par terre
ton esprit terre à terre
ressasse ce qui n'est plus
c'est l'hiver avant l'heure
c'est l'hiver dans ton cœur

et ton esprit rigide
ou dois-je dire frigide ?
s'affole dans notre temps
dont la complexité
est sa perplexité

Du Bellay le poète
soupire et puis souhaite
« vivre entre ses parents
le reste de son âge »
est-ce vraiment bien sage ?

les sauterelles

leurs champs ils les labourent
leurs femmes ils les rembourrent
ils les montent comme leurs tracteurs
ils se disent agriculteurs

ils plantent du maïs du sorgho
et le soir des gosses à gogo
à force de se planter entre eux
ils ont le regard de leurs bœufs

leur esprit est à l'image
de leur triste paysage
plat fade et monotone
comme un sombre jour d'automne

secte insecte des colonites
vraies sauterelles cosmopolites
qui écrasent au nom de leurs aïeux
la forêt ses habitants ses dieux

pour toujours

pourquoi curé
m'as-tu menti ?
pourquoi pauvre châtre
gâches-tu ainsi la vie ?

l'amour éternel ?
c'est dans ta petite cervelle
d'eunuque spirituel
ne sais-tu pas que tout ciment
se désagrège avec le temps
tout à fait naturellement ?

bourreur de mou par profession
écoute ma confession
j'ai péché je l'avoue
dans ma jeunesse floue
j'ai commis l'erreur fatale
qui me fût quasi létale :
je t'ai cru

...mais j'ai survécu

sortie de secours

lorsque les tripes se nouent
lorsque les pensées s'échouent
lorsque s'obscurcit l'esprit
lorsque la solitude crie

alors surgit du néant
je veux dire de l'inconscient
cette force qui vous saisit
je veux dire la poésie

sous les doigts tendus et raidis
le verbe rebelle jaillit
et libère les flots tragiques
de l'intraduisible en musique

la fleur à la fenêtre

jolie fleur à la fenêtre
langoureuses lèvres vermeilles
épanouies sous le soleil
ta beauté mon cœur pénètre
chaude et lascive

moi d'en face je t'ai vue naître
la voisine là t'as posée
sans faute tu es arrosée
c'est important de paraître
dit-elle furtive

murs de pierre et géraniums
s'exposent muets dans le village
quelques rares du troisième âge
ruminant sur leur calcium
à peine t'esquivent

solitude des cœurs en quête
désert des rues silencieuses...
viens ma fleur viens ma précieuse
qui voudrait cacher discrète
mes larmes vives

allons vers d'autres contrées
où prospèrent le temps de vivre
les chats et les hommes ivres
hors cette fausse vie calfeutrée
qui d'amour nous prive

les philosophicoteurs

cette étrange chose qu'est la beauté

la soie d'une aurore boréale
l'éruption grandiose d'un volcan
le serpent d'un glacier austral
les déserts fuyant sous le vent

sublimes paysages naturels
offerts à la contemplation
de qui voyage avec les ailes
de gros avions à réaction

faut-il donc avoir la richesse
pour accéder à la beauté ?
les pauvres devraient-ils sans cesse
vivre entre laideur et saleté ?

la réponse est dans ton sourire
la fraîcheur de l'air vivifiant
les soirs languissants qui s'étirent
nos petits riens insignifiants

mil exemples pourrais-je nommer
point n'est besoin de s'agiter
fille de l'amour est la beauté
pour la voir il suffit d'aimer

éloge de la simplicité

la boue gicle entre mes orteils
pieds nus je jouis de son massage
sensations oubliées des sages
que ces choses simples et leurs merveilles

que ce soit feuilles humides d'automne
rocher rugueux ou sable lisse
mes pieds s'y posent avec délice
à tous mes sens je m'abandonne

le passant de moi s'est gaussé
lui et ses chaussures démodées
qu'on se moque ! je préfère garder
l'âme nue et les pieds déchaussés

la chrysalide

bonjour ô mon corps
tout tiède encore de sommeil
quand déjà la nuit s'endort
en draps d'aube vermeille

ruisselante de rêve
mon âme goûte l'instant magique
des retrouvailles sur les rives
des mers oniriques

mais quoi ? ce matin
ô triste fatalité
d'automnales couleurs ont teint
notre nudité

l'été de la vie
s'est dissout dans un ailleurs
pourtant les ans n'ont ravi
qu'un peu de vigueur

une nouvelle parure
voilà ce qu'est la vieillesse
le corps change l'âme n'en a cure
voilà sa sagesse

la peur de vivre

pourquoi mon ami
as-tu peur de vivre
toi qui possèdes à vie
de quoi te rendre ivre ?

pourquoi mon ami
te recroqueville
le moindre petit bruit
au fond de ta coquille ?

ce que tu possèdes
à ce point te possède
que jamais tu ne puisses
en braver les limites ?

mon ami... qui n'a rien
rien à perdre ni gagner
n'aura peur de rien
surtout pas de vivre

la vie attend
qu'on la morde

la femme sans enfant

son ventre vide
crie dans la nuit
hélas lui disent ses rides
le temps s'enfuit
l'absent absent sera

l'enfant rêvé
fils de l'amour
qu'elle voulait là lové
sous des seins lourds
jamais ne connaîtra

étrange nature
qui niant aux femmes
d'un enfant l'amour pur
oublie dans l'âme
la mère qui souffrira

la vieille et la mort

te voici à ma porte
ô mort toi l'implacable
dont on ne sait qu'une chose
tu es inéluctable

la nuit entraîne les astres
là-bas sous l'horizon
je suis bien vieille c'est vrai
j'ai fini mes saisons

laisse-moi seulement ranger
dans mon maigre bagage
d'un ruisseau la chanson
d'un enfant le visage

puis t'accompagnerai
vers les domaines obscurs
dont on dit bien des choses
mais dont personne n'est sûr

la voie de l'humble

quand dans mon jardin la première fleur
s'épanouit pour embaumer les heures
la beauté y distille sa puissance

quand m'accroche le sourire d'un enfant
l'air de suite s'allège en recueillant
la force lovée dans son innocence

et toi compagne de ma vie ma femme
lorsque tu ouvres pour moi ton âme
l'amour jaillit fontaine de jouvence

par la voie de l'humble ou du fragile
a toujours préféré la nature
exprimer son énergie tranquille

ton clair regard où je plonge l'assure

le soleil noir

vaincue la lumière s'effeuille
sous l'éclipse qui la mord
et noie la ville sous le deuil
d'un soleil couleur de mort

les grands goélands pleureurs
volent cois sur la mer étale
sur les toits de l'hôpital
les choucas frissonnent de peur

béat mon voisin de lit
agonise paisiblement
tout étonné que pour lui
la faucheuse en fasse autant

humble toute sa vie
il s'en va sans gloire
sous l'aile de la nuit
sous le soleil noir

l'homme et l'univers

dans l'univers – immense toile
sa face le divin dévoile
chaque jour nourri de soleil
je suis enfant des étoiles

mon insignifiance
est faite de grandeur
de quoi aurais-je peur ?

la purée grand-mère

elle n'était pas très onctueuse
non et même un peu râpeuse
cette purée que ma grand-mère
nous servait encore hier...

 dans la poêle à long manche
 dessus les braises de la cheminée
 elle ajoutait le dimanche
 une noix de beurre pour assaisonner

s'ouvraient alors des yeux d'or
flottant languides entre les grumeaux
ah les grumeaux ! j'en rêve encore
promesses de saveurs aux mots
familiers étranges ou exotiques

 patate bette topinambour
 laurier poivre au goût cuprique
 qu'on était loin de l'insipide velours
 des soi-disant purées instantanées !

ils évoquaient pour l'esprit voyageur
les nébuleuses depuis longtemps nées
du vide primordial et créateur

 de ces grumeaux naquirent dans les cieux
 étoiles galaxies et vie féconde
 tout en mangeant je jouais à dieu
 et reconstruisais le monde

vers les cimes

dans l'air diaphane une frêle silhouette
que fais-tu là dans le vent ô femme
assise songeuse sur l'ardoise lisse
dis-moi les errances de ton âme
toi dont la vie est sans malice

depuis les hauts de la vieillesse
tu regardes avec bienveillance
parmi les lointains paysages
l'insouciant plain de ton enfance
l'orage guerrier et ses ravages
l'arc-en-ciel de l'amour entier
la plénitude de mers paisibles
mais aussi l'ajonc du sentier
quelques secrets inaccessibles
au fond de lacs énigmatiques

une touche de rouge extraverti
et là de tristesse juste un voile
comme l'artiste petit à petit
patiemment tu as peint ta toile
maintenant il faut repartir

l'automne a bruni... tu hésites
enneigée la cime de l'hiver
te paraît froide et solitaire
pourtant c'est bien dans sa clarté
que tu embrasseras l'univers

le départ

pâle dans la lumière vermeille
elle est partie ce matin
s'est dissoute dans le soleil

derrière elle il tend les mains
lui promettant des merveilles

reviens ne pars pas encore
murmure le pauvre pantin
mes bras veulent serrer ton corps
ne me laisse pas ce matin

des pleurs du triste orphelin
ricane et se moque la mort
qui lui souffle : à demain

psychogéographie

quand j'ai perdu le nord
je suis parti au sud
là où l'on dit qu'encore
la vie est belle et rude

alors j'ai découvert
que sans raisons du tout
la voix dite populaire
met le sud en dessous

du haut de leur nord blasé
les pays des sept bœufs
tolèrent ce sud embrasé
qui lève les yeux vers eux

vivre sous le nombril des gens
n'est pas vraiment plaisant
je ne suis servant obligeant
ni morpion complaisant

saisissant la mappemonde
tête en bas la raccroche
à ce tout nouveau monde
un grand rire je décoche

les lunettes

il entre en coup de vent chez l'oculiste
comme ça tout à fait à l'improviste
et d'un pas pressé se dirige tout droit
vers les montures sur l'éventaire en bois

il essaie les lunettes pour voir à l'envers
celles pour faire semblant moins chères sans les verres
les culs de bouteille pour faire les gros yeux
les beaux lorgnons pour comtesse de mes deux

puis les lunettes pour cacher les yeux moches
ou pis encore leurs affreuses poches
celles enfin pour aveugles avec le prix dessus

décontenancé il se retourne l'air déçu

non même en ces temps de l'informatique
on n'a corrigé ce défaut d'optique
si commun dans notre monde matériel
je cherche des lunettes à voir l'essentiel

poultr stered

o kanañ emañ
evidout labousig
o kanañ emañ

kanaouenn an hollved
d'az kalon ken tostik
d'ar bed ha d'ar stered

notennoù dister omp
'barzh ar werz peurbad-se
...kaoz ebet bezañ lent

panevedout panevedomp
ne vefe ket morse
ar bed bras evel-mañ

poussières d'étoiles (traduction)

je chante
pour toi mon petit oiseau
je chante
la chanson de l'univers
à ton cœur si proche
au monde et aux étoiles

bien que notes insignifiantes
dans cette plainte perpétuelle
ne soyons point timides
sans toi sans nous
non jamais ne serait
l'univers tel qu'il est

le germe

une maison flambant neuve
n'est pas encore foyer

une nouvelle connaissance
ne prouve pas que je sache
qu'une amitié s'y cache

pourtant germe en puissance
l'amour est là lové
pour que l'on s'y abreuve

le jeune druide

entre les piliers de la forêt
qui soutiennent la sombre voûte des nuages
il marche vers son rendez-vous secret
un vieux chêne à l'automnal feuillage

il vient pour entendre sa déesse

assis sur un tapis de feuilles sèches
là dans le silence du crépuscule
juste avant de la nuit l'haleine fraîche
il attend immobile minuscule

la nature tient toujours ses promesses

elle allume enfin quelques étoiles
puis lui conte d'une voix de brise légère
comment l'humain tisse lui-même la toile
où s'englueront ses propres chimères

et la nuit devient couleur tristesse

dans la peine navigue l'esprit du druide
peine des siens et de leur inconscience
vacillant sous l'étoile qui le guide
il sait le prix de la connaissance

la solitude sera sa maîtresse

assimil

droit et digne sur le parvis
le bourgeois condescendant
jette une piécette au mendiant
assis au froid est-ce une vie ?
n'as-tu mieux à faire ici
que murmurer des mercis ?

ô toi qui sort de la messe
aveuglé par ta croyance
tu donnes par pure politesse
au pauvre là sur ses fesses
vautré dans son indigence
et cultivant sa paresse

perdu dans tes préjugés
pouvoir et argent te bercent
en toi portes-tu la paix ?
moi je suis de toi l'inverse
pauvre ici est mon aspect
mais mon ailleurs est riche

le mur

le mur est tombé
c'était en quatre-vingt-neuf
viva ont-ils tous crié
à l'aube d'un monde neuf

réel ou virtuel
le sordide est reconstruit
se dressant entre homme et ciel
il défie autrui

de Schengen au Mexique
rampe ce serpent tragique
l'argent se terre dans ses forteresses
de visas ou de briques

son ciment est la peur
sa fonction l'exclusion
en Israel Corée ou ailleurs
à son pied ...on meurt !

le temps du vent

voici enfin le temps
pas celui du muguet
ni des cerises d'antan
mais le temps du vent

pas la brise de printemps
mais un air de changement
de celui dont on dit
que c'est dans le vent

comme les feuilles de l'automne
s'accumule l'abondance
nos vies sont monotones
asphyxiées d'opulence

vif ce vent bousculera
ce monde de parvenus
soufflant sous ce fatras
les braises de nos âmes nues

ni détour ni retour
arrive le temps du vent
est-ce le messie que j'attends ?
oh que je suis vivant !

le maître du destin

vieille poule qui picore
les miettes de pain dur
tu ignores encore
quel est ton futur

pour savoir ton avenir
pas besoin de lire
les lignes de tes pattes
le menu en fait acte

mais quoi ? que me dit
ton œil rond et dur ?

es-tu vraiment sûr
de ne pas être aussi
ô toi si malin
la poule de quelqu'un ?

les commentaires des poèmes

les amoureux

esquisse d'un paysage d'été 9

Je fais parfois des esquisses à l'aquarelle avec du bleu de Prusse. Celle du poème n'existe que dans mon imagination, alors que, par un jour de pluie d'automne, je me souvenais en soupirant des chaleurs estivales. L'étymologie de canicule est *petite chienne*. Les Romains avaient en effet remarqué que les chaleurs du mois d'août correspondaient à l'époque où Sirius, dans la constellation du chien, se levait avec le soleil. Lohéac, 29 septembre 2006.

l'aiguillage 10

Le lendemain de la séparation d'avec ma femme après vingt-cinq ans de vie commune. Santa Cruz, 5 novembre 1996.

la chanson des soirs d'été 11

Une envie soudaine d'écrire, fluidité de l'inspiration, les mots se placent seuls, un autre bonheur très simple... Le cinquième vers a été ajouté plus tard comme refrain d'une chanson. Le soir d'été devient ainsi le soir de la vie. Lohéac, 12 juillet 2006 et Tréffiagat, 5 février 2015.

les quinze ans de ma fille 12

Pour les quinze ans d'une de mes filles, son introduction dans le monde des adultes suivant la coutume bolivienne. Sans doute mon premier *vrai* poème. Santa Cruz, 23 mars 1995.

noces tropicales 13

Jour des noces d'argent. Tout ce qui est décrit dans ce court poème était présent le jour de notre mariage. Pour un instant, j'oublie la réalité d'aujourd'hui. Santa Cruz, 27 mars 1996.

- l'extase 14
 Dans les moments intenses, passé et futur s'évanouissent, seul existe le présent. Le mot écume représente bien le caractère fugace des souvenirs. Tucumán, 16 mars 1999.
- lettre d'un amour balbutiant 15
 Partant de l'idée d'un de mes haïku sur une lettre d'amour retrouvée, je suis passé aux hésitations des amoureux qui commencent à s'écrire. Samaipata, 7 janvier 2006.
- ivresse 16
 Au petit matin, j'ai humblement demandé à mon inconscient de maintenir la porte entr'ouverte. Il m'a écouté. Tréffiagat, 20 mars 2016.
- l'explorateur 17
 L'amour n'est-il pas terra incognita ? Champigné, 2 février 2004.
- l'attente du lendemain 18
 Jour de vent froid du sud, déjeuner avec ma sœur, attente du courrier, voilà ma journée. Santa Cruz, 20 juin 1996.
- estompe 19
 Samaipata, 14 mars 2010.
- l'envol 20
 À mon fils aîné, dont je suis fier. Plus tard, il s'est vraiment envolé car il est devenu pilote. Santa Cruz, 30 novembre 1996.
- la course 21
 À partir d'un souvenir de ma fille aînée dans un championnat de course à pied, d'où la cendre du stade. Grande pour ses douze ans, elle avait vraiment beaucoup de grâce en courant et j'en ai encore une image très nette. Champigné, 3 mars 2004.

- naturelle 22
 Féminité de la nature ? Ceux qui la fréquentent le savent bien.
 Santa Cruz, 2 juin 1996
- l'après-midi au bord du fleuve 23
 À Rurrenabaque, j'ai été frappé par la douceur qui émanait
 de cette écrivaine américaine couverte de taches de rousseur.
 Broderies du poète. Rurrenabaque, 15 décembre 1996.
- Eros distrait 24
 Premier gros orage avec ma nouvelle compagne. Champigné,
 5 août 2006.
- comment voulez-vous... 25
 La première strophe fait allusion à mon métier de pilote de
 brousse. Quant aux autres, sérénité ou désillusion ? Sans
 doute un peu des deux. Santa Cruz, 20 mai 1996.
- en cherchant un abri 26
 Jour de la Saint Valentin. Mon amie ne m'écrit plus depuis
 quelques jours. Samaipata, 14 février 2010.
- contrastes 27
 Samaipata, 4 mai 2010.
- l'hibiscus blanc 28
 Un petit geste en dit parfois plus que de longues explications.
 Samaipata, 21 février 2007.
- la bougie 29
 La flamme d'une bougie m'aide à me souvenir d'un être cher.
 Le rocou *Bixa orellana* est une graine comestible utilisée en
 Amazonie comme colorant rouge, orange ou jaune. Samai-
 pata, 18 janvier 2006.
- à mon père 30
 Loin de mon père, je ne le reconnais pas dans sa vieillesse. Ce

poème a été écrit pour son quatre-vingt-unième anniversaire sur l'insistance d'une amie. Samaipata, 11 octobre 2001.

les portes du temps 31

Ce poème n'attendait que la panne de mon ordinateur pour naître sur mon cahier alors que, couché plus tôt par la force des choses, je rêvassais dans mon lit. L'accouchement de l'ébauche fut facile et dura dix minutes. Tant de portes, c'était trop tentant : les rimes se sont enfuies aussi. Tréffiagat, 15 décembre 2013.

vingt mètres carrés 32

Pour moi ce poème est une esquisse à l'aquarelle. Les vingt mètres carrés correspondent à la taille de l'appartement de ma fille quand elle travaillait à Paris. Pas de rimes ici, l'harmonie naît de la métrique courte et symétrique. Saint Lys, 4 avril 2004.

tu es revenue 33

L'inspiration est parfois facétieuse... Champigné, 19 mai 2004.

souvenir d'une rencontre 34

Alors que je retrouve une amie trente-six ans plus tard. Samaipata, 19 février 2006.

noël sur le tard 35

Ce vieux pourrait être moi-même. En écrivant au moment même de la veillée, seul, pensant à mes enfants si loin en Europe, c'est bien un sentiment de bonheur qui m'envahit. Samaipata, 24 décembre 2004.

les admiratifs

aux poètes silencieux 39

Pas besoin d'écrire pour être poète. C'est l'attitude qui compte, ainsi que me l'ont enseigné les artisans de mon village natal. Samaipata, 12 janvier 2006.

hommage aux disparus 40

Ayant vécu l'époque charnière des années 50 - 60, j'ai eu la chance de connaître tous ces métiers maintenant disparus. Sans être nostalgique, je veux ici rendre hommage à tous ces honnêtes gens qui maintenaient la vie du village. Créateurs, ils étaient donc des poètes au sens étymologique du terme. Samaipata, 17 décembre 2005.

mes ancêtres 41

J'ai une amie qui garde à chaque repas un peu de nourriture pour l'autel de ses ancêtres, comme il est coutume chez beaucoup de japonais. L'idée m'a plu et j'ai pensé aux miens. Le bourgeon a besoin de la branche pour croître et devenir branche à son tour pour ceux qui suivent. Rio Amigos, Pérou, 2 mai 2005.

mon grand-père 42

J'avais sept ans quand est mort mon grand-père. Né en 1870, il a été ajusteur, forgeron et enfin mécanicien lorsque sont apparues les premières voitures. Il a vraiment eu ce surnom car il était aussi perfectionniste que rêveur et doux, deux qualificatifs que la grand-mère ne connaissait guère. Samaipata, 9 avril 2007.

al-Ghab 43

La Syrie fait partie du berceau de la civilisation. Du haut du Djebel (montagne) Ansarié entre Turquie et Liban, on a un point de vue magnifique sur l'étroite plaine de al-Ghab (la

forêt) qui s'étire 1200 mètres plus bas. Je suis impressionné par 10.000 ans d'histoire sous mes pieds. Constellée de ruines, elle est traversée par l'Oronte, en arabe al-'Asi (le rebelle) car il est le seul fleuve de Syrie qui coule vers le nord. Slunfé 17 juin - Lohéac 6 juillet 2007.

le portugais 44

Je suis sensible aux intonations du portugais brésilien. J'aime particulièrement les chansons dans cette langue. L'espagnol est beaucoup plus *hautain*. Cela se reflète-t-il dans le caractère de ces peuples? Santa Cruz, 8 août 2003.

les naturels

générosité 47

L'été fut particulièrement beau. Ma compagne et moi en avons cueilli les fruits : cerises, poires, mûres, pommes, raisins, noix, sans compter les légumes du jardin ! La générosité de la nature me rend joyeux. Champigné, 19 octobre 2010.

équinoxe 48

Les équinoxes sont parmi les moments que je préfère quand je vais au bord de la mer. Elles sont le symbole des saisons qui se déchirent. La fragilité de l'écume m'a fait penser que de nos propres violences peut aussi naître le beau ou le bon. Samaipata, 13 juin 2005.

entrelacs celtiques 49

Pour accompagner une aquarelle faite dans la forêt de Huelgoat, pays des korriganes où coule effectivement la rivière d'argent. Les racines de deux hêtres couraient sur le rocher. J'aime à penser que l'art celtique tire ses origines de la nature. La Croix-Helean, 20 novembre 2007.

- l'écolière buissonnière 50
 Écriture jouissive sous le soleil printanier, l'hiver s'en va, les pensées s'envolent. Tréffiagat, 19 mars 2016.
- l'hirondelle 51
 Le printemps ramène la vie. Je joue ici sur l'ambiguïté de la plume. Celle de l'oiseau ou celle de l'encrier? Santa Cruz, 24 mai 1996.
- la mort du châtaignier géant 52
 C'est un bien triste spectacle que de voir les brûlis dans la forêt. Le châtaignier tropical *Bertholletia excelsa*, castaño en espagnol, est l'arbre le plus haut de la forêt et donne les noix du Brésil dont la récolte fait vivre beaucoup de gens. Malheureusement, avoir du bétail est une question de statut social, même si les produits de la forêt sont plus rentables. La salamandre est, bien sûr, le symbole du feu et les singes ouistitis gazouillent effectivement comme des oiseaux. Cobija, 29 octobre 1996.
- la passagère du temps 53
 En 2000, je faisais des études de terrain pour un livre sur le Salar de Tunupa en Bolivie, un des joyaux de la planète. Un jour, j'ai trouvé sur le rivage de l'île où je campais un rocher de lave d'un incroyable noir mat, magnifiquement sculpté par le vent et les cristaux de sel. Champigné, 4 mai 2004.
- la rosée 54
 La rosée qui s'évapore, la mort, la nuit, le soleil, la vie, voilà la recette. Mélangez bien et cogitez vingt minutes, le poème est prêt ! Je suis parti d'une idée sans savoir où j'allais arriver. La poésie est un voyage dont on ne connaît ni l'itinéraire ni la destination. St Bauzille-de-Putois, dans un camping, 20 juillet 2004.

- la tempête qui passe 55
 J'ai le bras cassé et j'ai voulu écrire avec la main gauche. Il suffit de laisser l'esprit divaguer librement. Santa Cruz, 2 août 1995.
- le banc de sardines 56
 Pont-l'Abbé, 24 mars 2015.
- le cercle polaire 57
 Facilement observé chez les animaux en cage, le comportement répétitif de l'ours m'a touché et je suis resté seul avec lui à pleurer sur son sort et la bêtise humaine. Ainsi est né le poème. Zoo de la Flèche, 30 juillet 2016.
- le chant des baleines 58
 Je redécouvre ici la forte impression que les baleines m'avaient faite sept ans plus tôt en Patagonie. Je me souviens avoir pensé qu'elles faisaient davantage pour la cause de l'environnement que tous les écologistes argentins réunis. Personne ne peut rester indifférent devant elles. Champigné, mai 2004 et Samaipata, 22 janvier 2010.
- le condor de la plaine 59
 Après avoir survolé le parc national de Madidi. Le condor de la plaine *Sarcoramphus papa*, est un grand vautour blanc aux ailes bordées de noir qui trouve sa nourriture par l'odorat. Je le rencontre souvent dans mes vols sur la forêt. Rurrenabaque, 11 décembre 1996.
- le cormoran 60
 Ce cormoran est apparu dans mon sommeil du matin par le deuxième vers. La résonance des mots me fit tout de suite penser aux rimes internes de la poésie celtique. Je décidai d'explorer ce chemin. Tréffiagat, 17 mars 2014.

le magnifique voilier 61

Idée déjà ancienne enfin concrétisée dans un endroit privilégié face au grand Atlantique et ses puissants rouleaux équinoxiaux bavant d'écume. J'aime cet élégant pèlerin des mers pour l'avoir vu raser les vagues des côtes de Patagonie du haut de ma machine volante. La dernière strophe est à prendre dans un sens taoïste : les vrais voyageurs, qu'ils se déplacent ou non, n'ont pas de but, le chemin lui-même est leur quête. Quant au titre, il vient de la définition de l'albatros dans le Larousse... Je n'allais quand même pas faire concurrence à Baudelaire ! Batz-sur-mer, 18 mars 2004.

le mouillage 62

Souvenir d'une balade en kayak autour de l'île de Groix. La côte sud, classée parc géologique, est d'une beauté sauvage et j'avais été frappé par la sérénité de la petite baie où nous avons bivouaqué. Champigné, 5 juin 2011.

le vieux chemin 63

Ce vieux chemin existe bien dans le fond de la propriété de mes parents et, enfant, j'y jouais souvent. J'ai séparé le poème en strophes après l'avoir écrit d'un bloc. Comme l'une d'elles était incomplète, j'ai introduit l'élément nouveau de l'amie, alors qu'au départ je pensais seulement à l'amour de la nature. Champigné, 2 juin 2004 et Tréffiagat, novembre 2013

mort subite 64

Dans le rosier ancien près de ma cabane d'été, les fleurs perdent leur corolle d'un coup et non pas pétale après pétale. Tréffiagat, 23 juillet 2014.

nymphes des bois 65

Retour d'une promenade dans la forêt de l'autre côté de la rivière Piráí, où j'ai vu un magnifique colibri *Thalurania furcata*. Santa Cruz, 23 juillet 1995.

onde patagonique 66

En remémorant les nuages d'onde magnifiques de Calafate en Patagonie argentine où j'étais en 1997. Ces nuages lenticulaires ont la particularité de rester immobiles dans le ciel malgré le vent très fort qui les fait naître car ils se tiennent au sommet de l'onde formée sur le versant est de la cordillère. La première strophe est l'image d'un paysage, sorte de photo instantanée en mots. Je l'ai longtemps laissé ainsi, seule, n'ayant rajouté les trois dernières que quatre ans plus tard. Charagua, 3 décembre 2001 et Pinguaba, Brésil, 24 novembre 2005.

tempête de janvier 67

Le vent est arrivé ce soir. J'adore les tempêtes, façon pour la nature de nous rappeler qu'elle est bien vivante, d'où le dernier vers. Je me devais de nommer la tecktonik, cette dernière danse à la mode. La Croix-Helean, 10 janvier 2008.

poésie marine 68

Je suis parti de l'expression "bouquet de mer", image que j'ai aimée dans une des chansons du groupe de rock Noir Désir. Les "va-et-vient voluptueux" sont le flux et le reflux qui font "naufrager l'horizon", c'est-à-dire perdre ses repères dans cet espace sans cesse en mouvement, au propre comme au figuré. Santa Cruz, 19 septembre 2004.

les feuilles d'automne – le mauvais temps 70

L'automne est vraiment arrivé, les feuilles voltigent sous le vent d'ouest, et mon amie est partie. Champigné, 21 novembre 2006.

les feuilles d'automne – la belle messagère 71

Toute gorgée de la lumière de l'été, la feuille devient la messagère du soleil et transmet son énergie à la terre. C'est le sens des deux derniers vers. Dans le train entre Toulouse et Nantes, 9 décembre 2006.

vermine 72

Après avoir relu des passages de “Earth” de David Brin. En espérant que les humains comprennent que le temps presse. Santa Cruz, 5 août 1996.

les décalés

les perroquets 77

En attendant que se termine la bruyante réunion des dirigeants du quartier à la maison. Santa Cruz, 2 mai 1995.

la fable du prince charmant 78

Samaipata, 14 mars 2010.

l’inauguration du monument à la paix 79

Suites d’un rêve curieux fait quatre mois plus tôt. Flor de Oro, 20 juillet 1999.

la vie du bureaucrate 80

Samaipata, 28 avril 2008 et février 2010.

la parade des oiseaux 81

Obéir, ne pas penser, c’est ce qu’on voulait m’inculquer pendant mon service militaire, alors que les étudiants mettaient Paris en feu en mai 68. Je voulais intituler ce poème *cervelles d’oiseau*, mais j’aime trop ces derniers pour cela. Santa Cruz, 26 avril 1996.

surpopulation 82

Surpopulation? oui mais qui est de trop? Mon côté végétarien a répondu... Clin d’œil aux spécialistes et consultants, ces nouveaux gourous et leur vision tunnel, ainsi qu’aux fachos et leur arguments habituels: en bref, c’est la faute des autres. Flor de Oro, 15 avril 2003.

discours politique 83

Je crois que toute rhétorique, qu'elle soit politique, écologique, etc. a tendance à se lignifier avec le temps et qu'on arrive alors au moulin à prière qui tourne à vide. Santa Cruz, 2 novembre 1996.

au théâtre 84

Dans mon enfance, je passais souvent le dimanche après-midi au théâtre du village. Les habitants étaient alors très fiers d'une représentation de la Passion qu'ils jouèrent de nombreuses années. Mon oncle Emmanuel y faisait un Judas très convainquant. Dans une autre pièce, il a effectivement récité le premier vers du poème. Santa Cruz, 4 avril 1995.

l'effet papillon 85

Pour terminer l'année avec humour en me moquant un peu de moi-même, qui signe souvent *la cigogne* car je vole et j'ai aussi un long bec... Le titre vient d'une phrase du météorologue Edward Lorenz qui disait, pour illustrer les conséquences de petites choses, que les battements d'ailes d'un papillon pouvaient être à l'origine d'une tempête de l'autre côté du globe. Tout est effectivement lié dans la nature. Samaipata, 31 décembre 2005.

la création de l'homme 86

Je ne sais vraiment pas pourquoi ni comment j'ai écrit cela. Santa Cruz, 6 juin 1996.

le crabe mécontent de soi 87

Un soir en attendant l'avion vers la Bolivie. Ce matin encore, j'étais sur la côte et faisais du kayak dans la mangrove grouillante de crabes rouges et bleus. Aéroport de São Paulo, 4 mars 2008.

Charlotte 88

À quelqu'un que j'aime beaucoup et en hommage aux jeunes qui galèrent et se battent pour ne pas naufrager dans les clapots du système. Tréffiagat, 8 janvier 2015.

la prière du fainéant 89

Je passe toutes mes journées le postérieur dans un fauteuil près du lit de mon épouse hospitalisée. Épuisant. Hôpital Laennec de Quimper, janvier 2019.

invitation à la dénoce 90

Et si c'était vrai? moi aussi, ça fait vingt-cinq ans que je suis marié. Je sens que c'est le commencement de la fin de notre couple. Mon mal-être me pousse à écrire. Santa Cruz, 2 mars 1996.

mes vœux pour le nouvel an 91

Premier jour de l'année, tempête qui me retient au chaud. Saint Guénolé, 1 janvier 2018.

les échappés de la cage

inspiration du petit matin 95

Quelque fois, je me réveille avant le jour mais reste dans un demi-sommeil qui me fait penser à un état proche de la méditation. C'est un moment qui me réjouit toujours car propice à la création. Samaipata, 11 janvier 2005.

hors du troupeau 96

Idée de quelques années en arrière. Intitulé au départ *la fille-mère*, le poème a bifurqué vers un sens plus large du problème de la différence, ô combien d'actualité. Par le dernier vers, j'y prends part aussi. Saint Lys, 6 avril 2004.

l'échoppe du poète 97

J'adore les mots. Ils sont puissants mais ont aussi des limites. Écrit après une assidue correspondance amoureuse de plusieurs mois. Samaipata, 25 février 2006.

l'éveil du dragon 98

Je voulais décrire la puissance des instruments d'un bagad breton déclenchant le feu de l'ivresse de la danse, d'où le titre. De plus, les Chinois viennent juste de fêter l'année du dragon. Le Guilvinec, 31 janvier 2012.

l'arrivée de la mousson 100

La goutte, ce petit rien qui peut donner la vie comme la mort ! Champigné, 28 juin 2004.

les dalles de la cathédrale 101

Avril 1999, après être entré un moment dans une cathédrale en Allemagne pour échapper aux bruits de la rue. J'aime ces lieux pour leur calme, leur histoire et ...leur fraîcheur. Dans cet endroit parfait pour méditer, mes yeux se sont alors posés sur les dalles. L'idée est venue puis s'est enfin couchée sur le papier cinq ans plus tard. Saint Lys, 6 avril 2004.

muse où es-tu ? 102

Un jour creux... L'inspiration est un phénomène étrange mais ô combien gratifiant ! Indépendante de la volonté et du conscient, elle arrive souvent lorsqu'on l'attend le moins et il est vain de l'appeler comme je le fais ici. Se cacherait-elle dans les territoires de la folie ? Les deux dernières strophes ont été ajoutées deux ans plus tard. Samaipata, 1er novembre 2003 et Puerto Maldonado, Pérou, 11 mai 2005.

le vertige du vide 103

Le blanc, le vide de la toile ou de la page, voilà la peur des peintres autant que des écrivains. La supplique a fonctionné

car je peignais l'aquarelle le lendemain alors que j'avais tendu le papier sur son cadre en janvier ! Quarante jours, c'est bien le symbole de la sortie du désert ? Batz-sur-mer, 18 mars 2004.

la chanson de Bon Marin 104

Écrit dans un bar du port pour un conte dont Bon Marin en est un personnage. Tréffiagat, 15 octobre 2015.

la lune grise 105

Il y a quelques jours, j'ai eu un curieux rêve, de ceux du demi-sommeil du matin, où je voyais cette scène mais j'étais le personnage qui demandait la *lune grise*. Je l'ai aussitôt associée au gris trichrome de l'aquarelle, fait en mélangeant les trois couleurs primaires jaune (or), magenta (rose) et cyan (bleu). Ces gris palpitent et laissent entrevoir les couleurs qui les composent. Je tenais alors mon argument pour le poème : sous une apparence terne et trompeuse, on peut trouver des trésors... L'expression *monde de rats* peut paraître dure et exagérée, mais je n'oublie pas qu'il y a 59 ans aujourd'hui même, une bombe descendait sur Hiroshima. Dans un avion de ligne entre Paris et Santa Cruz, 6 août 2004.

l'étiquette 106

Ces dernières semaines, je me sens prisonnier, je dois bouger. Cette idée sur la relativité de la nationalité est ancienne mais elle a choisi ce moment pour s'exprimer. Tucumán, mars 1999 et Champigné, 10 juin 2004.

supplique de l'émigré en visite au pays 107

Dilemme que connaissent bien tous ceux qui ont vécu hors de leur pays natal. Certains ne supportent pas, d'autres s'en accommodent très bien. Je pense faire partie de ces derniers, notre planète est trop belle et mon chez-moi, c'est elle ! Dans le train entre Toulouse et Nantes, 9 décembre 2006.

en attendant le grand calme 108

Jour de tempête encore, et pensant à mon père au soir de sa vie. Je lui dédie ce poème. La Croix-Helean, 15 janvier 2008.

toutes directions – da bep lec’h 109

Les panneaux routiers bretons m’ont guidé vers cette belle langue celtique. Littéralement, pour les non bretonnants, da bep lec’h : à chaque endroit (mouvement), e pep lec’h : à chaque endroit (statique), hon mammoù ha tadoù kozh : nos vieux pères et mères (nos ancêtres). Tréffiagat, 9 septembre 2014.

les tempétueux

la vieille génération 113

Je vis depuis quatre mois chez mes parents. C’est un peu trop, sans doute... Par défaite, j’entends celle des années 60, époque charnière où tout bascule. Je comprends qu’il soit difficile de s’adapter à tant de changements et ne porte pas ici de jugement de valeur même si les mots sont durs. Champigné, 28 mai 2004.

les sauterelles 114

Cette secte religieuse agricole, dont le nom ici est changé en *colonites*, a rasé des centaines de milliers d’hectares de forêt. Je les survolais souvent et ma colère s’est exprimée sous la forme d’un violent poème. Santa Cruz, 24 mai 1996.

pour toujours 115

Grosse tempête dans ma vie conjugale, idées noires, mais résolution qui grandit. La vie n’est pas ce qu’on nous a enseigné. Santa Cruz, décembre 1995.

sortie de secours 116

Un poème naît plus facilement dans les bouffées d'émotion intense, positive ou non. Voilà pourquoi je pense qu'il s'agit d'un vrai langage intérieur et pas seulement d'un assemblage de mots. L'intraduisible du bouillonnement s'exprime par la musique de la poésie. Santa Cruz, juillet 1996.

la fleur à la fenêtre 117

En saluant le soleil matinal, les géraniums de la voisine d'en face m'ont parlé... On peut se demander pourquoi les gens ornent leurs maisons alors que les rues sont pratiquement désertes dans tous les villages du pays. Gestes d'une autre époque? Blues... Lohéac, 23 septembre 2006.

les philosophicoteurs

cette étrange chose qu'est la beauté 121

Il y a la beauté en tant que produit de consommation et puis l'autre, qui vaut bien la première. Samaipata, 27 mars 2007.

éloge de la simplicité 122

Je découvre de plus en plus le bonheur des choses simples. Le dernier vers est la traduction du titre du livre de poèmes *con los pies descalzos y el alma desnuda* écrit avec un ami. Ce titre est d'ailleurs de lui. Samaipata, 28 janvier 2006.

la chrysalide 123

Je suis persuadé que la vieillesse a sa propre adolescence, son état transitoire à elle, ce que l'on appelle souvent à tort la crise de la cinquantaine. Il ne s'agit pas d'une maladie car personne n'en est exempt. Comme l'adolescence de l'âge adulte, comme la chrysalide, c'est un changement physique et psychique qui demande un certain temps pour s'accomplir. Je

pense qu'il en résulte un nouvel enrichissement. J'aime l'idée de l'âme qui vagabonde sur l'océan des rêves et réintègre le corps au petit matin. Samaipata, 13 février 2005.

la peur de vivre 124

Face à un ami déprimé. Pinet - Millau, 24 septembre 2014.

la femme sans enfant 125

Je pensais d'abord aux femmes qui, pour avoir préféré une vie professionnelle et de loisir, remettent jusqu'à ce qu'il soit trop tard ce que leur demande la nature : un enfant. Je crois que beaucoup regrettent de n'avoir pu combler cette pulsion fondamentale. Mais le poème m'a finalement amené vers celles qui, au contraire, cherchent l'enfant mais ne peuvent concevoir. Samaipata, 2 janvier 2005 et 22 janvier 2010.

la vieille et la mort 126

Aujourd'hui la grand-mère d'une amie va mourir. Réflexion sur l'importance réelle des choses. À l'approche de la mort, la vieille femme a choisi la nature et l'amour. Qu'emporterai-je dans mon bagage ? Tous les vers ont six pieds. 666.... Santa Cruz, 29 août 2004.

la voie de l'humble 127

Les fameuses petites choses de la vie sont finalement bien importantes. Champigné, 2 mars 2004.

le soleil noir 128

Un jour d'éclipse solaire alors que je suis à l'hôpital près d'un mourant. Pont-l'Abbé, 20 mars 2015.

l'homme et l'univers 129

Ceci est scientifiquement vrai : les atomes de mon corps proviennent des étoiles et les rayons du soleil nourrissent les plantes que je mange. Je fais partie d'un tout. Image du divin ? Samaipata, 13 décembre 2008.

la purée grand-mère 130

Grumeaux qui révèlent la surprise des saveurs face à la platitude de l'homogénéité aussi bien dans la vie que dans la cuisine! Bonheur supplémentaire, les astronomes nous assurent qu'ils ont participé à la genèse de l'univers. Sélectionné au festival Éclats de vers de Loctudy en 2015. Samaipata, 26 septembre 2003.

vers les cimes 131

Les hauteurs de la vieillesse permettent d'apprécier le chemin parcouru... Ce poème pour les quatre-vingts ans de ma mère décrit un peu sa vie (l'orage guerrier fait ainsi allusion à la deuxième guerre mondiale). Suivant une ancienne coutume japonaise, les vieux vont mourir en haut de la montagne. Santa Cruz, 27 juillet 2005.

le départ 132

La mort d'un conjoint ne doit pas être facile à surmonter. Tréffiagat, 9 novembre 2015.

psychogéographie 133

Symboliquement, le nord est en haut, ce qui est purement subjectif mais influence notre vision du monde, le haut étant inconsciemment considéré supérieur. J'y pense souvent, moi qui habite depuis vingt-six ans dans l'hémisphère sud. Regardez une carte à l'envers... J'en ai trouvé une plus tard en Australie, c'est donc un sentiment partagé. Les sept bœufs sont le sens étymologique de septentrion. Santa Cruz, 13 août 1996.

les lunettes 134

Sous la pluie d'information poubelle, nous sommes souvent myopes aux vraies valeurs. L'absurde des descriptions des lunettes est en résonance avec celui de la situation. Santa Cruz, 1er juin 1996.

- poultr stered 135
 J'ai eu envie d'écrire en breton [corrections par Iwan Le Corre].
- poussières d'étoiles (traduction) 136
 Insignifiants ou puissants, riches ou pauvres, nous avons tous notre place et notre rôle dans ce monde. Samaipata, le 7 janvier 2010.
- le germe 137
 Idée d'abord exprimée en anglais par mon poème *not quite*, où je conclus que c'est le temps qui transforme les sentiments autant que les choses, alors qu'ici nous sommes les acteurs. Les rimes sont en poupée russe. Samaipata, 5 décembre 2004
- le jeune druide 138
 C'était le côté sacré de la nature que je voulais décrire et je suis retombé dans l'argument du poème *Vermine* écrit en 1996, à savoir que l'homme a des chances sérieuses de disparaître s'il continue d'ignorer l'impact de ses actions sur son environnement. Le druide est le messager de la nature mais il va prêcher dans le désert de nos futilités et sera sans doute incompris. Santa Cruz, 25 septembre 2004 et Puerto Maldonado, Pérou, 14 octobre 2004.
- assimil 139
 Divagations à partir de la célèbre phrase *My taylor is rich* de la méthode de langue éponyme. Tréffiagat, 9 août 2014.
- le mur 140
 Réflexions sur les problèmes d'un ami français, marié depuis quinze ans, essayant en vain d'obtenir un visa pour sa femme bolivienne. Et le vingt de ce mois est prévu l'agrandissement de l'espace Schengen. La Croix-Helean, 12 décembre 2007.

le temps du vent 141

Suite à des conversations sur l'avenir devant les nuages sombres des errances économiques du monde. Des temps nouveaux arrivent, seront-ils meilleurs? Je veux être optimiste. Santa Cruz, 6 mars 2008.

le maître du destin 142

La poule a vraiment existé quelques jours plus tôt au campement, dans la forêt. Elle picorait encore tranquillement alors que l'eau chauffait déjà sur le feu. Cobija, 23 septembre 1996.

liste alphabétique des poèmes

à mon père	30
al-Ghab	43
assimil	139
au théâtre	84
aux poètes silencieux	39
cette étrange chose qu'est la beauté	121
Charlotte	88
comment voulez-vous...	25
contrastes	27
discours politique	83
éloge de la simplicité	122
en attendant le grand calme	108
en cherchant un abri	26
entrelacs celtiques	49
équinoxe	48
Eros distrait	24
esquisse d'un paysage d'été	9
estompe	19
générosité	47
hommage aux disparus	40
hors du troupeau	96
inspiration du petit matin	95
invitation à la dénoce	90
ivresse	16
l'aiguillage	10
l'après-midi au bord du fleuve	23
l'arrivée de la mousson	100
l'attente du lendemain	18
l'échoppe du poète	97

l'écolière buissonnière	50
l'effet papillon	85
l'envol	20
l'étiquette	106
l'éveil du dragon	98
l'explorateur	17
l'extase	14
l'hibiscus blanc	28
l'hirondelle	51
l'homme et l'univers	129
l'inauguration du monument à la paix	79
la bougie	29
la chanson de Bon Marin	104
la chanson des soirs d'été	11
la chrysalide	123
la course	21
la création de l'homme	86
la fable du prince charmant	78
la femme sans enfant	125
la fleur à la fenêtre	117
la lune grise	105
la mort du châtaignier géant	52
la parade des oiseaux	81
la passagère du temps	53
la peur de vivre	124
la prière du fainéant	89
la purée grand-mère	130
la rosée	54
la tempête qui passe	55
la vie du bureaucrate	80
la vieille et la mort	126
la vieille génération	113
la voie de l'humble	127

le banc de sardines	56
le cercle polaire	57
le chant des baleines	58
le condor de la plaine	59
le cormoran	60
le crabe mécontent de soi	87
le départ	132
le germe	137
le jeune druide	138
le magnifique voilier	61
le maître du destin	142
le mouillage	62
le mur	140
le portugais	44
le soleil noir	128
le temps du vent	141
le vertige du vide	103
le vieux chemin	63
les dalles de la cathédrale	101
les feuilles d'automne – la belle messagère	71
les feuilles d'automne – le mauvais temps	70
les lunettes	134
les perroquets	77
les portes du temps	31
les quinze ans de ma fille	12
les sauterelles	114
lettre d'un amour balbutiant	15
mes ancêtres	41
mes vœux pour le nouvel an	91
mon grand-père	42
mort subite	64
muse où es-tu ?	102
naturelle	22

noces tropicales	13
noël sur le tard	35
nymphes des bois	65
onde patagonique	66
poésie marine	68
poultre stéré	135
pour toujours	115
poussières d'étoiles (traduction)	136
psychogéographie	133
sortie de secours	116
souvenir d'une rencontre	34
supplique de l'émigré en visite au pays	107
surpopulation	82
tempête de janvier	67
toutes directions – da bep lec'h	109
tu es revenue	33
vermine	72
vers les cimes	131
vingt mètres carrés	32

Dépôt légal mai 2021
jammeslois@gmail.com
100 exemplaires par BookPress.EU
ISBN 978-2-9577306-3-6

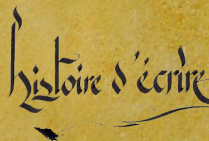
laisse-moi seulement ranger
dans mon maigre bagage
d'un ruisseau la chanson
d'un enfant le visage

Amoureux, admiratifs, naturels, décalés, tempétueux,
philosophicateurs, ces poèmes reflètent la vie de tous les
jours et s'intéressent aussi bien à la mort qu'à la purée
de la grand-mère, aux dalles d'une cathédrale, aux vents
patagons, à l'amour et au désamour, et bien d'autres su-
jets encore qui interpellent l'auteur.

L'humour y est souvent présent, mais aussi la joie, la
colère et l'amour de la nature.

Des mots simples pour décrire l'immense beauté de
notre monde.

à



15€